

Notes d'histoire littéraire.

I. A propos des pièces liturgiques de Cassia.

On a pu, on pourra encore médire de notre siècle; il n'en aura pas moins rempli, en matière de critique littéraire, un rôle de grand justicier. Le temps n'est plus où l'histoire d'une littérature consistait simplement à brûler quelques grains d'encens sur l'autel des grandes divinités du monde des lettres; les demi-dieux, voire les simples mortels reçoivent aujourd'hui autre chose que l'hommage d'un superbe dédain. Voilà, tout bonnement, la réflexion que je me faisais, il y a quelques instants, en achevant la lecture de la curieuse monographie, consacrée par M. K. Krumbacher à une femme poète de Byzance, Icasia ou Cassia, dont maints savants peut-être ignorent encore le nom.¹⁾ Qu'il me soit permis de présenter quelques observations sur les pièces liturgiques de Cassia, analysées ou éditées par M. Krumbacher. La plus célèbre de ces pièces est assurément le *doxasticon* du mercredi saint: *Κύριε, ἡ ἐν πολλαῖς ἀμαρτίαις*. Une curieuse légende se rattache à la composition de cet idiomèle, et j'aurais aimé voir le docte critique la rappeler dans sa notice. Ce sont, il est vrai, choses de mince importance que les légendes des Byzantins; elles n'en aident pas moins à saisir l'état d'âme de ce peuple, et, à ce titre, elles méritent qu'on s'y arrête. Voici donc ce dont il s'agit. L'empereur Théophile, comme tous les souverains de Byzance, aimait à s'occuper d'affaires religieuses. Comme il visitait, un jour, les divers monastères de sa capitale, il se présente au couvent, où Cassia vivait retirée, depuis l'incident de la pomme raconté par M. Krumbacher. Tandis que toutes les autres religieuses s'empressent au-devant de l'auguste visiteur, Cassia reste à sa table de travail, pour achever le *doxasticon*: *Κύριε, ἡ ἐν πολλαῖς ἀμαρτίαις*, déjà aux trois quarts composé. Mais bientôt, un bruit de pas se fait entendre dans le corridor: c'est l'empereur qui passe l'inspection des cellules. Cassia aussitôt de tout quitter pour courir se cacher

1) K. Krumbacher, *Kassia*, Sitzungsber. d. bayer. Ak., philos.-philol.-hist. Cl. 1897, p. 309—370.

dans le petit oratoire, attendant à sa cellule. A peine entré dans celle-ci, Théophile, en bon visiteur aimant à se rendre compte de tout, jette les yeux sur le manuscrit de Cassia. Étrange coincidence! la pièce inachevée s'arrêtait à cette incise relative à la frayeur causée à la première femme par le bruit des pas de l'Éternel, au soir de cette journée néfaste, où fut commis le premier péché:

ὦν (scil. ποδῶν) ἐν τῷ παραδείσῳ Ἐῶα τὸ δειλινὸν
κρότον τοῖς ὤσιν ἠχηθεῖσα.

Théophile, en homme d'esprit, complète la phrase en ajoutant de sa propre main cette incise dont les courtisans durent aussitôt faire l'application:

τῷ φόβῳ ἐκρύβη.

Cassia n'eut rien à changer au texte, d'ailleurs fort court, de son collaborateur inattendu; elle acheva, sans autre incident, sa pièce interrompue. Voilà du moins ce qu'ont raconté et ce que racontent encore les Byzantins, en prose grave et savante ou en vers légers.¹⁾ Comme de tant d'autres récits analogues, on peut dire de celui-ci: *Se non è vero, è bene trovato*.

Des autres pièces connues de Cassia, je ne dirai qu'un mot. M. Krumbacher hésite à identifier le tropaire indiqué par le codex Parisinus 1788 sous la rubrique: *εἰς τὸ μύρον*, avec la pièce précédente relative à la pécheresse de l'Évangile. Peut-être l'auteur aurait-il été plus affirmatif s'il avait rapproché cette rubrique de la notice suivante fournie par le Ménologe: „Τῇ ἀγία καὶ μεγάλη τετάρτη, τῆς ἀλειψάσης τὸν Κύριον μύρῳ Πόρνης γυναικὸς μυεῖαν ποιεῖσθαι οἱ θεϊότατοι Πατέρες ἐθέσπισαν“. Tout au plus pourrait-on encore attribuer à la femme poète les stichères qui précèdent le *doxasticon*, car, le plus souvent, ces tropaires intercalaires des psaumes sont du même auteur que le *doxasticon*, celui-ci n'étant lui-même que le *στιχηρόν* de la petite doxologie. Ainsi s'expliquerait cette phrase trop vague de G. J. Papadopoulos: „Ἐποίησε . . . τὰ εἰς τὴν πόρνην τὴν ἀλείψασαν μύρῳ τὸν Κύριον στιχηρά.“²⁾

M. Krumbacher publie pour la première fois un canon de Cassia, tiré d'un manuscrit de Grotta-Ferrata. Ce serait rendre un véritable service à la philologie byzantine que de mettre enfin les éditeurs de pièces liturgiques en possession d'un *hirmologe* bien complet et vérita-

1) G. J. Papadopoulos, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῶν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς*, Athènes, 1890, p. 252. — E. K., *Τὸ Δοξαστικὸν τῆς Μεγάλης Τετάρτης μετὰ τοῦ ἱστορικοῦ αὐτοῦ εἰς στίχους δεκαπεντεσυλλάβους*, — pièce de 62 vers donnée en appendice au *Ἱεροτελεστικὸν τεύχος* de J. Bogiatsi (Patras 1898), p. 267.

2) l. c. p. 352.

blement critique. Grâce à un ouvrage de ce genre, M. K. se serait épargné deux petites erreurs, dans l'indication des *είρμοί*. Pour peu importantes qu'elles soient, je crois utile de les relever, car j'ai regret de les avoir vu se glisser dans une édition faite avec ce soin scrupuleux que l'auteur apporte dans ces sortes de travaux. A l'hirmus de la 8^e ode, *κάμινος* doit être remplacé par *κάμινον*; l'accusatif est exigé par le verbe *ἐξέκαυσε* de la troisième incise de la strophe typique.¹⁾ De même, l'hirmus de l'ode suivante est: *Ἐξέστη ἐπὶ τούτῳ*, et non *Ἐξέστη ἐπὶ τοῦτο*.²⁾

Si l'examen des textes hirmologiques est indispensable à la critique, la comparaison entre tropaires similaires n'est pas moins utile. Ce second procédé va fournir le moyen de compléter, d'une façon presque certaine, le premier tropaire de cette même ode huitième. J'ai pris soin de rapprocher ce tropaire, non seulement de son hirmus, mais encore de bon nombre d'autres strophes similaires, choisies dans les recueils les plus divers. Il résulte de cette modeste enquête que les tropaires composés sur cet hirmus se terminent très souvent, à partir de la sixième incise, par le refrain de l'hirmus lui-même. Le fait est habituel lorsque, comme c'est ici le cas, cette incise renferme les termes *βοᾶν, ἀναβοᾶν* ou tout autre analogue, contenant une invitation directe ou implicite aux fidèles à mêler leurs voix pour glorifier Dieu. La lacune du manuscrit s'expliquerait alors d'elle-même: le copiste n'a pas reproduit un refrain qui se trouvait déjà dans toutes les mémoires. Aussi n'hésiterais-je pas à compléter ainsi la strophe publiée par M. Krumbacher:

*οἱ παῖδες ἐλόγειτε,
ἱερεῖς ἀνυμνεῖτε,
λαὸς ὑπερυψοῦτε
εἰς πάντα τοὺς αἰῶνας.*

Tout au plus voudrais-je introduire, à la dernière incise, cette variante assez fréquente, la seule que j'aie rencontrée: *Χριστὸν εἰς τοὺς αἰῶνας*. Le sens n'en serait que plus clair.

C'est cette même comparaison entre tropaires similaires qui a permis à l'éditeur de corriger, avec une entière certitude, le vers 225. Il est d'autant plus facile d'exercer ici un contrôle décisif qu'on possède, sur l'hirmus *Ἐξέστη ἐπὶ τούτῳ ὁ οὐρανός*, toute une ode de Jean Mauropus où l'acrostiche, en marquant très nettement la subdivision

1) Cf. *Εἰρηολόγιον*, Venise 1888, p. 134.

2) Ibid. p. 136.

des incisives, prévient toute confusion.¹⁾ M. Krumbacher aurait pu, à l'aide d'un bon *schema* de cet hirmus, indiquer d'autres corrections que les exigences du rythme semblent réclamer absolument. Ainsi, conformément à cette seconde incise de l'hirmus,

*Καὶ τῆς γῆς κατεπλάγη τὰ πέρατα*²⁾,

il faudrait éliminer du vers 222 l'article ἡ qui donne une syllabe de trop. D'ailleurs les deux termes juxtaposés γῆ et ὑγρά doivent être traités de la même façon, et si le second est dépourvu d'article, le premier est loin d'en réclamer aucun. Pour un motif analogue, le pronom μου du vers 230 doit être rejeté, d'autant plus qu'il n'est nullement fourni par les manuscrits, mais simplement suggéré à l'éditeur par M. E. Kurtz. Enfin le vers 238 présente, lui aussi, une syllabe de trop. En dehors de toute comparaison avec d'autres pièces, il suffirait de rapprocher les unes des autres les quatre incisives correspondantes de l'ode de Cassia pour s'apercevoir de cette anomalie. Seulement, le mot φοικτιῶς semble ici tellement dans l'intention de l'auteur qu'on ne saurait le sacrifier. Mieux vaut admettre dans ce vers une infraction au rythme, largement compensée, aux yeux des Byzantins, par cette répétition d'un même terme dans trois membres rythmiques de suite. Une excellente remarque de l'éditeur³⁾ trouve ici une application toute naturelle.

II. Deux pièces inédites de Constantin Manassès.

Dans la nouvelle édition de son *Histoire de la littérature byzantine*, M. Krumbacher mentionne, entre autres ouvrages de Constantin Manassès, deux pièces inédites⁴⁾ dont les titres, au premier abord, présentent quelque difficulté. La première est ainsi intitulée: *Μονοῦδία ἐπὶ τῷ ἀστρογλήνῳ αὐτοῦ τεθνηκότι*. M. K. se demande avec raison de quelle espèce d'oiseau il peut bien être ici question. Or, en y regardant de près, on voit bien vite que la leçon ἀστρογλήνος est un pur barbarisme; c'est ἀστραγαλίνοσ qu'il faut lire, et ce terme n'a rien d'exotique; il se rencontre dans les plus récents lexicographes, comme Legrand et Kontopoulo. Oppien, dans son *Ixeutique* ou chasse à l'oiseau, en parle expressément (III 2), et on sait que le poète de Cilicie est l'auteur préféré de Manassès. Quant au sens, il ne saurait non plus être douteux; les lexiques sont unanimes à le traduire par *chardonneret*, *fringilla carduella*. Si, pour désigner cet oiseau, le grec moderne

1) Cf. H. Stevenson: Rhythme dans l'hymnographie de l'Église grecque (Paris 1876) p. 50.

2) Cf. *Ειρηολόγιον* (Venise 1888) p. 136.

3) p. 325. 4) p. 378.

emploi de préférence le mot *καρδερίνα*, ce n'est pas qu'il ne connaisse aucun autre terme; *στραγαλιανός* est parfaitement usité¹⁾, et sous cette dernière forme, on découvre aisément le mot primitif. Ajoutons, comme confirmation, que Belon a pour le chardonneret les mots *guardelli* et *stragalino*. J'aime à croire que les lignes qui précèdent édifieront suffisamment le lecteur sur l'oiseau chanteur de Manassès.

Le titre de la seconde pièce est très correctement donné par M. Krumbacher; tout au plus pourrait-on faire observer que l'écriture *σπινοσ* est plus fréquente que *σπίνοσ*; quant à *σπινός*, je n'en connais pas d'exemple. Ce terme désigne le *pinson*, au moins dans l'usage actuel; rares sont les commentateurs qui l'ont rendu par *serin*, dans les passages des trois ou quatre auteurs de l'antiquité où il se rencontre.²⁾ Enfin, le mot *ἀκανθίς* est le terme savant employé de nos jours pour désigner la *καρδερίνα*, le chardonneret; c'est la traduction donnée par Barbati, Legrand, Georgiadès, Kontopoulo. Dans Byzantios, je trouve *σκαθί* = *ἀκανθίς*, *ἀκανθυλίς*, tarin. Mais le tarin, *fringilla spinus*, d'après Linné, n'est lui-même qu'une variété du chardonneret. Th. de Heldreich, cité par M. Bikélas, donne le nom d'*ἀκανθίς* à la *fringilla cannabina*.³⁾ Il me semble plus simple de s'en rapporter à l'usage des Grecs modernes, meilleurs juges en la matière, et de traduire ainsi le titre de la pièce en question: *Description d'une chasse aux pinsons et aux chardonnerets*, ou, plus littéralement, *Description de la capture des pinsons et des chardonnerets*.

Cadi-Keui, près Constantinople.

L. Petit

des Augustins de l'assomption.

1) Legrand et Kontopoulo.

2) Aristophane, *Av.* 1079, *Pax* 1149; Théophraste, *Des signes du temps* 19, 23; 39, 40; Élien, *N. A.* 4, 60.

3) Annuaire de l'assoc. 12 (1878) p. 216.